Qu'arrive-t-il à notre société ?

Par Pr Rachid Hanifi

La presse nationale a rapporté récemment une nouvelle tentative d'évasion par la mer de 85 personnes à partir des côtes ouest algériennes. Cette énième opération harraga dont profitent des passeurs sans scrupules devrait interpeler la conscience de tout Algérien, quel que soit son statut, afin d'essayer de comprendre pourquoi nos jeunes préfèrent affronter le danger de la mer plutôt que de continuer à vivre dans leur pays. L'Algérie connaît ces dernières années un phénomène que l'on croyait totalement étranger à nos traditions, d'autant plus que l'islam que nous avons adopté comme ciment religieux de la société n'admet pas les sacrifices qui s'apparentent à des suicides. Pourtant, à défaut de pouvoir quitter le pays dans des conditions sécurisantes (faute de visa ou de moyens), des jeunes citoyens choisissent d'affronter les risques de la traversée maritime, pour aller chercher une illusion de vie meilleure.

Le grand paradoxe, qui rend difficile l'analyse d'un tel comportement, réside dans le fait que cette situation inédite a débuté au moment où notre pays disposait de ressources financières jamais connues auparavant. Comment alors expliquer ce rejet du pays, par des jeunes qui ne se reconnaissent plus dans cette société ? Le chômage aurait pu constituer une raison d'aller chercher du travail ailleurs ; cependant, la présence en force sur notre territoire d'ouvriers étrangers (chinois, maliens, marocains, etc.) laisse penser que nos jeunes ne veulent pas travailler, donc ne seraient pas réellement dans le besoin. La faiblesse de l'autorité étatique est d'ailleurs à l'origine d'attitudes malheureuses, voire scandaleuses d'adolescents algériens préférant le gain facile au revenu mérité.

Les «parkingueurs» qui imposent leur loi aux citoyens, sans aucune réaction des pouvoirs publics, donnent une image pour le moins désolante de notre pays. Ce type de comportement, ajouté à la mendicité professionnelle, dans un pays disposant de grandes richesses et potentialités de développement, témoigne de l'absence d'un Etat régulateur de la société. L'Algérien est devenu un rentier auto-imposé, avec une attitude de mépris vis-à-vis de ses concitoyens, qui touche même le «nécessiteux» qui se permet de tendre une main pour l'aumône, pendant que l'autre main porte à l'oreille un téléphone portable (souvent de marque). Certains mendiants aujourd'hui poussent l'audace jusqu'à rejeter des pièces de monnaie (10-20, voire 50 DA) avec parfois de l'agressivité, réclamant des dons plus consistants.

Ces comportements totalement incompréhensibles témoignent d'une évolution des mentalités difficile à analyser et suscitant une légitime inquiétude pour l'avenir de notre nation. Même les familles algériennes, constituées pourtant de personnes ayant connu des périodes socialement plus dures, encouragent leurs enfants à quitter le pays, à la recherche d'une illusion de vie plus confortable, ou tout au moins plus sécurisante. Qui pouvait imaginer une telle situation pour un peuple qui a sacrifié plus d'un million de ses enfants pour recouvrer sa dignité et son indépendance ? Qu'est-ce qui pourrait justifier la fuite de nos cadres vers l'étranger ou bien le recours à la «harga» avec tous ses risques, pour quitter un pays où, visiblement, on ne se sent pas bien dans sa peau ?

Le volet matériel ne peut pas constituer le motif principal de ce refus de rester chez soi, puisque nos jeunes refusent souvent de travailler et vivent même, pour certains, au-dessus de leurs moyens légaux. Il devient, en effet, de plus en plus difficile de trouver un ouvrier pour les travaux domestiques, aussi bien dans les grandes agglomérations qu'à l'intérieur du pays, ce qui explique le recours aux étrangers vivant en Algérie, souvent dans l'illégalité. Les jeunes Algériens, sans emploi, préfèrent ne pas travailler que d'effectuer un labeur jugé pénible ou peu rémunérant. Ce comportement laisserait supposer que ces derniers ne vivent pas réellement des difficultés matérielles, ou bien trouvent toujours d'autres moyens de gagner de l'argent, avec moins d'effort. Les gardiens de parkings sauvages constituent le meilleur exemple du gain facile. En effet, il n'est pas rare de rencontrer des «parkingueurs» garer leurs propres véhicules (parfois récents), les nettoyer devant les passagers, sans gêne, et s'adresser par la suite aux «clients» (avec un gourdin à la main) pour exiger un tarif de stationnement variable avec le quartier (le crime commis récemment à Oued Fayet devrait éveiller les responsabilités).

Les commerçants également ont des attitudes pour le moins paradoxales, avec leurs clientèles. Le client qui était roi, il y a encore quelques années, est devenu presque gênant pour le titulaire du magasin qui vit pourtant de l'argent que lui donne le premier nommé. On a l'impression que le commerçant attend son client, tout en espérant qu'il ne vienne pas le déranger. Comment expliquer ce changement de comportement des Algériens ? Est-ce le témoin d'une relative aisance matérielle cachée ? Est-ce la manifestation d'une inconscience ? Est-ce tout simplement l'expression d'une certaine animosité, pour ne pas dire plus, des Algériens entre eux ? L'attitude agressive de nos concitoyens dans les différents espaces publics (APC, postes, hôpitaux, marchés, stades, etc.) et sur les routes laisse malheureusement croire davantage à cette dernière raison que nos sociologues devraient bien analyser, pour suggérer des solutions, afin de limiter les risques d'une violence durable et amplifiée. Nos médias qui rapportent des cas de corruption, sans suite, d'investissements matériels et familiaux à l'étranger de la part de responsables censés donner l'exemple, les propos haineux et revanchards de certains dirigeants politiques, l'absence d'autorité de l'Etat pour instaurer la discipline citoyenne sont autant de motifs pour perdre confiance en l'avenir dans ce pays.

L'encouragement à l'exil relevé chez une large frange de notre population à l'égard de sa progéniture représente, hélas, le témoin le plus marquant et désolant de cette perte de confiance. Gardons l'espoir d'une prise de conscience rapide et responsable de cette inquiétante évolution des comportements de notre jeunesse, faute de quoi cette dernière se demanderait pourquoi ses parents ont sacrifié leurs vies pour recouvrer une dignité qu'elle ne retrouve pas sur le terrain de vie quotidienne.

La valeur d'exemple est le critère le plus important pour une gestion saine de la société. Chacun de celles et ceux qui ont un espace de responsabilité devrait en tenir compte.

R. H.

Où va l'humanité ?

Par Mustapha Cherif(*)

Où va l'humanité ? Le désordre mondial est préoccupant et nombre d'instances du dialogue, notamment euro-méditerranéennes, sont en panne. Notre monde a besoin de dialogue.

Le sens de la civilisation a faibli. Il faut se rendre à l'évidence, il n'y a plus de civilisation vivante, ni d'Orient ni d'Occident. La loi du plus fort, l'exclusion et la volonté d'hégémonie mènent à des catastrophes.

Malgré des progrès prodigieux accomplis par la science, la sécularisation et des avancées sociales significatives, les désillusions, le malaise, la crise, sont les maîtres-mots pour traduire la réalité contemporaine complexe. L'humanité est désorientée. L'ignorance, le libéralisme sauvage, l'individualisme forcené, la pratique crispée du religieux, marqués par la perte de l'éthique, caractérisent l'évolution du monde. Non seulement l'environnement est dévasté, mais la dignité humaine et la souveraineté des Nations sont agressées. Nous avons besoin les uns des autres, notamment autour de la Méditerranée, pour rechercher ensemble une nouvelle civilisation. Il reste un avenir. Il sera commun ou ne sera pas.

Respecter le pluralisme

L'Occident et l'Orient, le Nord et le Sud, imbriqués, sont tenus par un destin commun. Aucun d'eux ne peut seul faire face aux défis de l'heure. L'être commun est en jeu. S'attaquer aux causes des désordres, aux injustices et à l'ignorance est indispensable. Nos héritages culturels croisés sont une source précieuse d'inspiration.

Jamais le monde n'a eu autant besoin d'échanges et de partage, pour l'avenir des générations. La plus belle des pratiques, le dialogue des civilisations, par l'éducation, est encore possible. Des opportunités existent.

Respecter le pluralisme cela devrait aller de soi. Un fait naturel et de société, que nul ne peut nier. Échanger et partager est source de richesses. Cependant des populistes prétendent que le multiculturalisme est un échec. Ils engagent leur société dans une logique d'exclusion. Au milieu de remise en cause, de cynisme et d'agression, parler de dialogue des civilisations et de vivre-ensemble peut paraître utopique et naïf. Pourtant, lorsque le dialogue et l'action commune interviennent, la cruauté et la violence sont vouées à l'échec. Par le dialogue, il y a lieu de répondre aujourd'hui à l'intolérance, à la montée des conflits, des guerres, du racisme, de la xénophobie et du fanatisme.

On pourrait juger superflu de renchérir sur une nécessité du vivre-ensemble, du respect de l'altérité et de la coexistence déjà établie. Mais cette nécessité n'est pas reconnue par tous. La tendance est celle du raidissement et du ressentiment. La belle circulation des langues, des savoirs et le sens de l'hospitalité ont cédé le pas, d'une part, à une uniformisation et, de l'autre, à des repliements identitaires. C'est pourquoi il y a, à nouveau, place à la volonté de désenclaver les cultures plurielles et les articuler.

Il n'y a pas d'autre solution que le dialogue, sinon la confrontation nuisible pour tous. La violence reflète l'absence de dialogue dans le monde. L'enjeu est majeur : réapprendre à vivre ensemble, sur la base de la justice et de normes universelles afin de retrouver une civilisation commune qui fait défaut.

Les leçons de la civilisation judéo-islamo-chrétienne et berbéro-gréco-arabe autour de la Méditerranée peuvent contribuer à faire face aux défis de notre temps.

Le vivre-ensemble est possible

En fidélité à l'héritage des sages anciens, discutons sur comment vivre ensemble en toute justice. Les défis de notre temps sont communs, échangeons sur notre vision et nos expériences quant au vrai, au juste et au beau, sur la culture de la paix. Il n'y a pas d'ennemi pour toujours.

Confrontons nos réflexions sur comment articuler le spécifique et l'universel. Personne n'a le monopole de la vérité. Nul ne doit exclure la vision des autres, nos semblables par-delà nos différences. D'autant que l'accord sur des normes communes, en respectant la différence, est le but de tout dialogue et de toute civilisation. Les nobles principes et recommandations de l'Unesco en sont les reflets.

Les mots «dialogue des civilisations» sont tellement usés que leur usage est d'emblée suspect : ne servent-ils pas le plus souvent à des entreprises de justification d'une hégémonie, ou bien de couverture jetée sur une mondialisation dont la loi serait celle de la concentration croissante des richesses et des instruments de décision ? Nous autres, qui nous déclarons humanistes, héritiers de l'esprit de l'Andalousie et de l'Algérie, carrefour des civilisations, nous connaissons la valeur du mot dialogue : c'est celle d'une culture ouverte dans laquelle, autour de la Méditerranée, des hommes parlèrent de l'existence en arabe, en tamazight, en hébreu, en grec, en latin, en espagnol et en catalan, mêlant sans les confondre des cultures et des idiomes, et procédant ainsi partout à former des creusets de civilisations.

Notre temps tout à la fois est celui d'une fin de civilisation et de l'opportunité d'en inventer une autre universelle. Raison de plus pour, dans la vigilance, s'inscrire dans le dialogue des civilisations et la fraternité humaine : «Discute avec eux de la plus belle manière, Seul ton Seigneur sait qui s'est égaré loin de son chemin et Il est le seul à reconnaître les Bien-Guidés» (Coran 16, 125). Le vivre-ensemble est possible si nous réhabilitons la politique du dialogue.

M. C.

(*) Mustapha Cherif, professeur des universités, ancien ministre, est lauréat du prix Unesco pour le dialogue des cultures, auteur notamment de *Sortir des extrêmes,* Casbah Editions, Alger 2015, et *Une autre modernité* Anep Editions, 2015.